

REGARDS CROISES SUR LE JAPON

C'est à Cambridge que notre Société a tenu sa session annuelle, du 21 au 25 septembre 1994. Une bonne trentaine d'entre nous ont apprécié le talent organisateur de Martin Booth, l'hospitalité du Robinson College, et les charmes anciens et présents d'une ville prestigieuse. Le thème - *Japan and the World : Images, Attitudes and Understandings in History Teaching* - a provoqué des contributions et des réflexions qu'on peut commodément loger à trois enseignes :

- les regards des Japonais sur leur histoire
- les regards des autres sur l'histoire du Japon
- ce que le détour japonais nous apprend et nous suggère, sur nous-mêmes et sur l'enseignement de l'histoire

1. Quel regard les Japonais portent-ils sur l'histoire et sur son enseignement?

Mr Sato (Yamanashi) a retracé la "quête de l'identité" du champ historique au Japon, à travers l'évolution sémantique et conceptuelle du mot japonais actuellement employé pour signifier "l'histoire" (*rekishi*), depuis son apparition dans les dictionnaires au XVIIème s. jusqu'à son acception courante aujourd'hui.

Mr Toby (Univ. d'Illinois) a fourni une illustration concrète du fonctionnement du champ historique japonais par son étude de la "parenthèse édenique" que constitue, dans la vulgate historique nippone, la période de "fermeture" (*sakoku*) du pays, du XVIIème s. à l'époque Meiji. Il a montré comment ce concept, porteur d'une lecture rétrospective de la période, avait été fabriqué au XIXème s. pour donner aux problèmes

contemporains une réponse en forme de tradition ancestrale; puis comment il a été promu au rang de concept-clé de l'histoire japonaise par la vulgate scolaire, où le problème est, aujourd'hui, de le réévaluer au vu des acquis de la recherche récente.

Mr Kubota (Tokyo) a donné, du système éducatif japonais, la vision d'ensemble qui permettait de replacer l'enseignement de l'histoire dans son cadre pédagogique général. Passant en revue la formation et la carrière des enseignants, puis l'organisation administrative et pédagogique des établissements depuis l'école primaire jusqu'à l'Université, il y a situé les problèmes de l'enseignement historique, qui paraissent relever de deux ordres de facteurs : des facteurs institutionnels, car les modalités très sévères de la sélection pour l'entrée à l'Université exercent sur l'amont du système éducatif une pression peu favorable à l'histoire, et des facteurs pédagogiques, puisque l'histoire est souvent perçue au Japon comme une matière de mémoire propice au bachotage plus qu'à la formation de l'esprit (1)

Mr Kawahara (Tokyo) a retracé l'évolution de l'histoire enseignée au Japon depuis l'époque de la formation de la discipline, à la fin du siècle dernier : d'abord divisée en trois branches (histoire du Japon, *Kokushi* ; histoire de l'Orient, *Toyoshi* ; histoire de l'Occident, *Seiyoshi*), elle n'en compte à présent plus que deux : l'histoire nationale et l'histoire du monde (*Sekaishi*). Puis il a soulevé les nombreux problèmes que posent à la discipline les changements qui, depuis son apparition, sont intervenus dans l'état du monde et dans celui de la recherche historique : problème de la place à accorder aux différentes parties du monde, et de la manière d'en traiter; problème de l'articulation entre histoire du monde et histoire nationale; problème enfin de l'intégration, au sein d'une histoire enseignée qui est toujours fortement charpentée par la chronologie, des

(1) En d'autres pays aussi ! (A.B. et H.M.)

problématiques et des modes d'interprétation nouveaux apparus dans le champ de l'histoire savante.

A partir de l'historiographie scolaire - ce que les manuels proposent pour l'époque des Tokugawa - Mr Hayami (Kyoto) s'est livré à un examen épistémologique de l'histoire : écriture narrative, usage des données, directions de recherche, théories organisatrices, concepts signalétiques.

C'est un autre éclairage que Mme Otaka (Tokyo) a porté sur l'histoire enseignée au Japon. Dans les manuels scolaires écrits depuis 1945, elle a relevé les visions successives qui sont données des crimes de guerre japonais. Elle les a situées dans le contexte politique d'ensemble où elles s'inséraient. Après le retour à une certaine tradition nationaliste qui occultait largement ces crimes, autour des années 50, les manuels récents ont fait place à une meilleure connaissance des responsabilités du Japon dans les atrocités commises. On voit aussi, à ce sujet, une volonté de collaboration avec les pays victimes, dont témoigne l'organisation de consultations bilatérales avec la Corée à propos des manuels d'histoire (1991). Evolution heureuse à laquelle n'est pas étranger le désir récent de voir le Japon devenir membre permanent du Conseil de sécurité de l'O.N.U.

2. Autre regard : celui des autres sur le Japon.

Mr Elio (Tampere), après avoir souligné la place restreinte de l'histoire, en Finlande, dans les examens d'entrée à l'Université, a décrit les réponses fournies par les 5% de candidats qui y ont choisi récemment le sujet portant sur l'essor des pays d'Extrême-Orient. Il complète son propos par l'analyse d'un article de presse confrontant l'expérience vécue par un étudiant, qui a passé un an au Japon, avec quelques uns des clichés que partagent ses compatriotes : non, tous les Japonais ne font pas du judo...! Et malheureusement pour eux, ils ne connaissent même pas le délicieux chocolat commercialisé en Finlande sous la marque "Geisha", -

dont les participants au colloque, eux, ont pu tester le moelleux au cours de l'exposé,.

L'image du Japon présentée aux élèves suédois a fait l'objet de la contribution de Mr Behre (Göteborg), à travers son analyse des pages qui lui sont consacrées dans sept manuels scolaires parus depuis le début des années 80 (quatre de l'école primaire, trois de l'enseignement secondaire). Elle révèle l'évolution d'un regard passé de l'indifférence (l'histoire du Japon n'étant pratiquement pas traitée dans les manuels les plus anciens) à une perception de plus en plus précise, comme par l'effet d'un rapprochement. Dans quelle mesure cette vision de l'histoire du Japon coïncide-t-elle avec celle qu'en ont les Japonais eux-mêmes? C'est la question que Mr Behre laisse ouverte en conclusion.

Mr Sheokan Ma (Corée, et Univ. d'Erlangen) a présenté l'image du Japon qui se dégage d'un corpus de manuels d'histoire sud-coréens contemporains (1991), à partir de leur analyse méthodique, quantitative et qualitative. Le nombre de pages consacré au Japon est inférieur à celui consacré à l'Inde, très inférieur à celui consacré à la Chine. Parmi les citations retenues comme significatives, on peut noter celles qui montrent, aux temps anciens, la Corée comme éducatrice culturelle du Japon, et, pour le XXème s., celles qui soulignent que l'impérialisme japonais ne fut pas qu'une agression coûteuse contre la Corée, mais une menace directe à son existence même; une autre encore note que les guerres de Corée et du Vietnam ont été, pour le Japon, une occasion de développement économique.

C'est avec l'étude de Mr Huyette (Auburn, Californie) sur le Japon et les Japonais dans l'enseignement de l'histoire en Californie que la portée réflexive du regard posé sur l'Autre apparaît le plus clairement. Car, comme Mr Huyette le signale d'entrée de jeu, le problème didactique rejoint dans cet Etat le problème du statut accordé aux immigrés japonais

ou aux citoyens américains d'origine nipponne; et le mode de traitement de l'histoire japonaise ne peut être dissocié de celui de l'histoire des discriminations subies par les Asiatiques en Californie même. C'est alors le combat mené pour la reconnaissance de ces discriminations que notre collègue décrit, à travers son analyse approfondie du fonctionnement du système éducatif californien, de ses manuels, de la formation initiale et continue de ses enseignants - et, dans une démonstration fort vivante, de son style pédagogique.

3. Du regard porté sur le Japon, on vient ainsi de passer à la portée éducative et réflexive plus large de ce regard, celle qui provoque, du même pas, un regard sur nous-même.

C'est le parti choisi par Karl Pellens (Weingarten). Partant de l'histoire des rapports entre Europe et Japon, et des représentations de la culture et de la religion japonaises qui se sont exprimées dans les écrits de langue allemande, il a pointé quelques questions fortes de compréhension historique et de conscience historique. Il note d'abord ce fait majeur que la connaissance, la définition et l'appréciation des données religieuses étrangères se sont construites, en Europe, dans les cadres de pensée qui venaient de la façon dont le christianisme s'y était lui-même défini, - balisant ainsi l'appréhension même du fait religieux, et forgeant alors pour le public européen des entités (shintouisme, taoïsme, confucianisme...) qui ne sont sans doute pas très adéquates aux réalités vives du terrain. Il pose aussi une question complémentaire : dans quelle mesure le christianisme arrivé au Japon était-il "européen"? - question elle-même démultipliée. Au christianisme catholique ibérique de François Xavier se sont ajoutées d'autres versions, orthodoxe et asiatique venue par la Sibérie, et protestantes venues d'Amérique du nord. Et même si c'est une théologie européenne qui a pu transiter ainsi par Moscou et par l'Amérique,

le christianisme est né et a mûri au Proche-Orient, c'est là que s'est élaboré son message fondamental, et on peut même apprécier son surgissement en le pensant, comme le fit Jaspers, au sein d'un moment créatif plus large (élargi vers l'est) de l'histoire humaine. Non moins contestable est cet autre fait : les Eglises installées en Europe et en Amérique ont donné à ce message un habillage fortement européen, au point de le vivre sans distance ni esprit critiques. Au point aussi, quand même, de ressentir, quand elles proposent ce message fondamental à d'autres, le besoin de son "inculturation" au sein des nouvelles communautés - voire au point de songer aujourd'hui à son "exculturation" en leur propre sein. Chaque culture est un royaume, qui nourrit et façonne la conscience historique de ses membres. Un message fondamentalement universaliste, lui, est fait pour ne pas être lié par les frontières linguistiques et culturelles. Karl Pellens rejoint ainsi une question vive de didactique de l'histoire : nos identités et nos consciences historiques ont plusieurs niveaux, l'enseignement de l'histoire s'accomplit en libérant les élèves des structures historiques cristallisées; la promesse d'une compréhension historique résolument ouverte est aussi promesse d'appartenance culturelle et d'appartenance religieuse chacune plus riche et plus libre, sans entraves réciproques.

Mme Joop (Berlin) observe une rencontre du Japon faite sur un autre mode : celle où on prend pour objet de réflexion historique et civique les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki. Elle a d'abord évoqué la vigueur qu'eut ce thème à Berlin-Ouest, au long des années d'action civique et de lutte contre l'armement atomique, les manifestations symboliques du souvenir, échanges, visites et correspondances avec les villes japonaises....un tissu de connivences avec le Japon qui reste sensible après la réunification. Il y avait là matière à alimenter ensemble un enseignement de l'histoire et une éducation à l'engagement hors de l'école.

Heidi Joop s'arrête notamment sur l'exposition sur l'histoire, la culture et l'éducation japonaises qui fut organisée à Potsdam (au Truman - Memorial - Center, ou Truman-Haus, la maison où résida Truman pendant la Conférence de 1945), et sur la préparation d'un voyage d'échanges avec le Japon, par des écoliers et des maitres d'une *Gesammtschnule*, prévu pour le cinquantième du bombardement. Elle fait ensuite écho à une livraison récente de la revue *Geschichte Lernen* (mars 1994), pour évoquer quelques conditions communes aux enseignements secondaires allemand et japonais, dans le rapport à l'histoire qu'ils ont à gérer : un passé proche d'empire militariste, la défaite et les destructions, le sentiment de culpabilité, un "miracle" économique. Elle souligne à quel point le fait "Hiroshima" est porteur de questions fortes : comprendre un tel fait, comprendre notre civilisation après ce fait, comprendre l'état du monde dans la postérité de ce fait... Heidi Joop donne enfin un compte-rendu de son travail avec les écoliers de sa *Grundschule* de Berlin-Wedding, sur des textes, des images, des panneaux... les rencontres du Japon qui s'y font, les chemins de la réflexion historique, morale, civique.. à partir du fait Hiroshima-Nagasaki.

On se doute que la conférence devait être aussi - et d'abord ! - l'occasion de traiter du projet mené en commun par les Universités de Yamanashi et de Cambridge, pour l'observation comparée de deux classes japonaises et deux classes anglaises, avec des élèves de 13-14 ans, en histoire. Les deux maitres d'oeuvre, MM Sato et Booth, ainsi que Mr Matthews, en ont en effet donné une appréciation. Mais en apporter ici l'écho est difficile, par un paradoxe qui rend les auteurs de ce compte-rendu tout penauds, mais qui sera facilement compris : reprendre sommairement les intentions et les méthodes du projet est inutile, puisque les lecteurs de notre bulletin les connaissent déjà (cf les livraisons de 1992-2 et de 1993-2); résumer à notre tour le résumé-bilan des

promoteurs serait dérisoire, pour une recherche si riche de réflexions potentielles en didactique de l'histoire, à tant de points de vue ! On attendra, raisonnablement, leurs propres publications.

4. Parler du Japon n'était pas, bien sûr, un passeport obligatoire pour être écouté et apprécié à Cambridge. Mr Austin (Belfast) et Mme Erdmann (Nuremberg) ont su captiver leur auditoire, l'un en nous initiant à certaines possibilités de l'ordinateur au service des correspondances entre classes, la seconde en rendant compte de son expérience d'enseignement auprès des étudiants d'histoire de l'Université Humboldt, à Berlin.

Des travaux de commissions et les dernières séances ont préparé ou médité les prolongements possibles de la session : recensement des moyens pédagogiques et historiographiques accessibles sur l'histoire du Japon, projets de recueils de matériaux documentaires préparés en vue de leur utilisation pratique dans l'enseignement, reconnaissance des moyens offerts par les instituts de culture japonaise, projets de traductions d'histoires japonaises du Japon... Au delà de ces préoccupations pratiques, ou parallèlement à elles, nous avons aussi rencontré le souci de mieux élucider nos bonnes intentions : veut-on penser surtout à écarter les stéréotypes et les préjugés? ou surtout penser, immédiatement, à connaître le Japon? Placer cet intérêt dans le cadre d'une compétition avec le Japon? ou dans celui d'une éducation à la paix?..... Et, finalement, a surgi la question historique et didacticienne foncière : travailler à imaginer l'enseignement d'une histoire du monde - et quelles sont alors les façons d'entendre et de piloter cette si pertinente question?